**Études mongoles et sibériennes,
centrasiatiques et tibétaines**
La Sibérie comme paradis

Ouverture. Des jardins et des îles en Sibérie (Libre parcours)

Dominique Samson Normand de Chambourg et Dany Savelli

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/emscat/4098>

DOI : 10.4000/emscat.4098

ISSN : 2101-0013

Éditeur

Centre d'Etudes Mongoles & Sibériennes / École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 12 décembre 2019

ISBN : 979-10-92565-32-4

ISSN : 0766-5075

Référence électronique

Dominique Samson Normand de Chambourg et Dany Savelli, « Ouverture. Des jardins et des îles en Sibérie (Libre parcours) », *Études mongoles et sibériennes, centrasiatiques et tibétaines* [En ligne], La Sibérie comme paradis, mis en ligne le 12 décembre 2019, consulté le 04 mai 2022. URL : <http://journals.openedition.org/emscat/4098> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/emscat.4098>

Ce document a été généré automatiquement le 4 mai 2022.

© Tous droits réservés

Ouverture. Des jardins et des îles en Sibérie (Libre parcours)

Dominique Samson Normand de Chambourg et Dany Savelli

... à l'Orient dans l'Éden¹

Le choix de baptiser en 2009 une nouvelle marque de cosmétiques *Natura Siberica* mérite qu'on y prête attention. Selon la firme qui produit ces cosmétiques, la Sibérie serait une « région unique en Russie où la vie sauvage est restée inchangée durant des siècles » et où les herbes et plantes sont « dotées de propriétés anti-oxydantes hors-normes » leur permettant de « survivre dans des conditions climatiques aussi rudes² ». En somme, cette même nature et ce même climat, causes dès le XVI^e siècle de la transformation progressive de la Sibérie en un lieu privilégié de l'exil, des bagnes, des camps et de l'industrie, assureraient à cette contrée des qualités salutaires exceptionnelles ; ils offriraient la possibilité de remettre à l'honneur un « mode de cueillette d'herbes, de racines, de fruits, tel que l'ont pratiqué nos ancêtres pendant des siècles » et, pour *Natura Siberica*, l'opportunité d'« une politique en faveur du développement durable », la « création de nouveaux emplois en Sibérie³ » ainsi que la possibilité de mettre en place un « commerce équitable avec les petites tribus de Sibérie et de l'Extrême-Orient russe⁴ ».

À la lecture d'un tel discours, la question que l'on est en droit de se poser est la suivante : en ce début de XXI^e siècle, la Sibérie serait-elle soudain devenue aimable ? Car dans cette campagne de marketing destinée à faire pénétrer la « nature sibérienne » dans les salles de bain de Barcelone, Moscou, Hong Kong ou d'ailleurs, on assiste bel et bien à une inversion des images traditionnellement associées à la Sibérie. Cependant, si ce retournement semble caricatural, il n'a rien d'original : dès le XVI^e siècle en effet, tout un imaginaire de la Sibérie, peu connu en Occident et aux antipodes de la « noire Sibérie » évoquée par Baudelaire ([1860] 1961 : 57-58), s'est mis en place.

Ce texte introductif entend revenir sur la longue histoire de l'association entre la Sibérie et le paradis et mettre à mal l'idée qu'il ne s'agirait là que d'un simple oxymore.

L'Éden à conquérir

Le mythe de la Sibérie comme paradis écologique, sur lequel des marques comme *Natura Siberica* ou encore *Vintchera*⁵ fondent leurs campagnes publicitaires, remonte à l'un des premiers écrits consacrés à cette région : *De la Sibérie russe et de sa conquête* (Diment 1993 : 8). Rédigé en 1636 par un clerc de l'évêché de Tobolsk, Savva Essipov, ce texte, connu aussi sous le titre de *Chronique d'Essipov*, compare les immensités sibériennes à un jardin luxuriant :

Car c'est miraculeux : par quel dessein divin y a-t-il là des rivières ? L'eau a jailli de la pierre fendue, et il y a eu des rivières fort étendues et très belles, on y trouve les eaux les plus douces qui soient et toutes sortes de poissons en quantité ; sur les rives, les terres fournissent des récoltes abondantes et il y a de vastes espaces propices à l'élevage du bétail. (*Esipovskaja Letopis'* 1987 : 44)

L'identification, implicite dans ces lignes, de la Sibérie au jardin d'Éden éclaire d'une lumière glorieuse la conquête des terres d'outre-Oural, comme en témoigne toute une historiographie de l'avancée russe en Sibérie conçue à des fins théologiques (chapitre 1). Citons en exemple la chronique rédigée à la fin du XVII^e siècle par Semione Remezov, lui aussi habitant de Tobolsk, dans laquelle la possession de cette nature que Dieu a voulue abondante exalte la grandeur des grands-princes moscovites et légitime leurs droits sur les terres et les hommes de l'outre-Oural ([Remezov] 1880). Jusque dans son important travail de cartographe, Remezov s'est fait fort de célébrer la Sibérie comme un vaste jardin. Ainsi la carte établie par ses soins en 1667 – la première que l'on connaisse de la Sibérie – de même que celles regroupées dans ses différents atlas⁶ apparaissent-elles comme des planches botaniques où les éléments naturels s'ordonnent harmonieusement, les fleuves et les rivières rappelant des brins d'herbe et, les lacs, des rhizomes dotés de multiples ramifications ; de cette façon, le territoire cartographié se trouve métamorphosé en un espace hospitalier et familial. Sans nier la part subjective qui préside à une telle interprétation (mais le propre des cartes n'est-il pas de donner à imaginer ce qu'elles sont censées représenter ?), force est de reconnaître que les cités et les fortins semés ici et là par les colons russes et signalés exagérément sur le papier, contribuent à donner un caractère rassurant à ce verger irrigué par un chevelu de rivières, bordé de mers sur trois de ses côtés et limité au sud-est (c'est-à-dire en haut à gauche sur la carte de 1667) par une Chine minuscule, retranchée derrière sa grande muraille. Ainsi la cartographie de la Sibérie traduit-elle sur le papier l'assurance des colonisateurs qu'un destin, à la fois russe et paradisiaque, est échu à cette *terra nullius* à portée de Moscou.

Figure 1. Reproduction d'après la carte de la Sibérie, dite carte Godounov (du nom du gouverneur de Tobolsk, son commanditaire) faite par Sémione Remezov (1667)

© Bibliothèque Houghton, Collection Bagrow, MS Russ 72 (6)

Le paradis sibérien ou la géographie imaginaire des origines

Avec la fièvre archéologique qui gagne le siècle suivant, la conquête des terres d'outre-Oural promet autant de réintégrer une temporalité perdue que de pénétrer dans un pays de cocagne. La Sibérie n'est plus seulement lointaine dans l'espace, elle le devient également dans le temps ; la voilà confondue avec cet Âge d'or dont l'humanité n'a cessé de se languir.

Nostalgie des origines, malaise identitaire, soif de conquêtes, stratégies diplomatiques, tous ces éléments se conjuguent pour les partisans de l'origine sibérienne des Russes, et les départager n'est pas toujours aisé. Ainsi, quelles raisons incitent en 1723 l'émissaire de Pierre le Grand en Asie centrale, Ivan Ounkovski, à insinuer devant l'ambassadeur du khan dzoungar Tsevang-Rabdan, qu'avant la christianisation, les terres situées entre l'Ob et l'Irtych étaient peuplées de Russes ? Quels sont les motifs qui portent ce capitaine d'artillerie à considérer les kourganes – ces *tumuli* qui vallonnent en bien des endroits le sol sibérien – comme les tombes probables de tribus russes ? Eu égard aux guerres de conquête menées par Pierre le Grand et à l'intérêt de ce dernier pour les antiquités scythes rassemblées dans sa Collection sibérienne à Saint-Pétersbourg, il serait difficile de ne pas entendre dans ces remarques autant de revendications, au nom d'un passé glorieux, des territoires asiatiques qui jouxtent l'Empire. Au siècle suivant, les découvertes archéologiques exceptionnelles faites cette fois dans la partie méridionale de la Russie – les pièces d'orfèvrerie splendides enfouies par les Scythes

dans « ces pyramides qui [leur] servaient de tombeaux » (Bailly 1781 : 95) – attestent une civilisation remarquable, qui pourrait rivaliser avec celle de la Grèce antique et que l'idéologie étatique russe s'approprie aussitôt. Cependant, lorsqu'en 1917, à Petrograd, un groupe d'artistes et de penseurs se revendiquent scythes, les nomades mystérieux qu'ils prennent pour modèles sont moins d'exceptionnels artisans descendus des monts caucasiens jusque dans la steppe pontique qu'une « tribu aux racines mystérieuses, entourées de légendes, jetée d'ouest en est en un flot tenace et triomphant dans l'espace des visages jaunes, des yeux étroits, qui boivent le vin dans des crânes, des hordes barbares⁸ ». En un mot, le modèle de ces intellectuels est un peuple qui, après avoir autrefois traversé l'Eurasie, se montre prêt à ressurgir de *profondeurs* asiatiques, et donc sibériennes, un peuple qu'exalte la liberté en résonnance avec les événements révolutionnaires.

Scythie et Sibérie, certes, ne se recoupent que partiellement, mais chacune renvoie à une même association synonymique entre les notions d'espace et de liberté. Et cette association se révèle peut-être plus étroite encore pour la Sibérie, tant il est difficile de dire précisément ce que *Sibir'*, ce toponyme russe à l'étymologie incertaine, recouvre et tant cet espace, par son immensité, constitue un défi à la notion même de limites⁹. Précisons d'emblée que les acceptions française et russe ne correspondent pas : en français, le nom « Sibérie » renvoie à l'espace situé entre les monts Oural et le Pacifique, tandis que le nom russe *Sibir'* renvoie et à un territoire géographique et à un découpage administratif qui ne coïncident pas forcément ; ajoutant à la confusion, ce découpage décidé par les différents gouvernements qui se sont succédé à Saint-Petersbourg et à Moscou a varié au fil du temps¹⁰. Mais n'est-ce pas précisément en raison de l'étendue exceptionnelle et mal définie de cette « Russie asiatique » (*Aziatskaja Rossija*), comme on préférerait nommer la Sibérie au XIX^e siècle, que la Russie a suscité le mythe d'un pays rétif à se laisser « mesurer à l'aune commune¹¹ » et pu prétendre à une grandeur impériale ?

Au XIX^e siècle, lorsque les peuples européens rivalisent pour affirmer chacun l'*originalité* de ses *origines*, la Sibérie présente alors un intérêt majeur, parce qu'elle comprend également des territoires d'Asie centrale, là où justement certains, dans les cercles scientifiques européens, s'accordent à placer le berceau de l'humanité. Démontrer le lien organique qui rattache ce demi-continent au pays russe devient plus que jamais un enjeu essentiel pour le gouvernement russe. Pour Vassili Florinski, professeur de médecine (il soigne la famille impériale), officiellement chargé d'œuvrer à la fondation de l'Université de Tomsk, la Sibérie, à l'instar « de l'Assyrie, de Babylone et de l'Égypte » (Florinskij 1894 : 28), se doit de révéler ses trésors archéologiques pour ainsi « démontrer qu'avant la période mongole, [elle] a été la véritable patrie du peuple slave » (*ibid.* : VII). De la part de cette région de l'Empire, ce serait, affirme encore cet archéologue amateur, une forme de « reconnaissance envers la patrie pour [lui] avoir offert un établissement d'instruction supérieure » (*ibid.*).

Une décennie plus tôt, pour de tout autres raisons, l'explorateur Grigori Potanine, théoricien du mouvement régionaliste (*oblastničestvo*) s'est montré plus radical encore en déplaçant sur le cours supérieur de l'Irtych non seulement le berceau des Slaves, mais également celui de toute la chrétienté, voire de l'humanité : « Oui, ce lieu où nous vivons est la véritable patrie de l'homme. Le premier culte a été rendu ici... », explique-t-il à l'un de ses correspondants en 1877, pour ajouter : « Le paradis d'Adam et Ève, j'en suis à présent convaincu, se trouve dans les hauts de l'Irtych, là où je suis né¹² ».

Cette croyance en un paradis adamique sibérien ne repose-t-elle pas en grande partie sur l'affectif ? C'est-à-dire à cet attachement viscéral qu'éprouve Potanine envers sa terre natale et qui est à l'origine de son combat pour arracher la Sibérie à cette position périphérique qu'elle occupe dans l'Empire tsariste. Cela paraît en tout cas une explication plausible au recours à un argument théologique ancien qui situe le paradis sur terre même si celui-ci a été progressivement supplanté, à partir du XVIII^e siècle, par la recherche scientifique des origines de l'humanité (Scafi 2013 : 155).

« La Sibérie, paradis des hommes » (Maslov 2010) réel ou supposé, fait d'autant plus sens que Grigori Potanine et Nikolai Iadrintsev, l'autre grande figure du régionalisme sibérien, ont insisté sur le statut colonial de la Sibérie. Ils n'ont eu de cesse de fustiger la relation inégale entretenue et imposée par la Russie autocratique et occidentale, aux dépens, comme le proclame l'un des manifestes des régionalistes (*oblastniki*) dans le second XIX^e siècle, de « la Sibérie à la nature majestueuse et vierge [...] où il sera facile et sûr de planter le drapeau sacré de l'indépendance, de la liberté et du progrès » (« K sibirskim patriotam » 2002).

Les îles sibériennes, métaphores du paradis

Bien entendu, parler de la Sibérie comme paradis – en écho à *La Sibérie comme colonie* de Nicolas Iadrintsev (Iadrintsev 1882) – ne relève pas d'une volonté de nier l'enfer carcéral que ce territoire a pu abriter ou la situation complexe, face à une culture dominante, des peuples autochtones minoritaires à qui par ailleurs la notion de Sibérie est étrangère, eux-mêmes se définissant par rapport à une rivière ou une toundra (Aïpine 2005, 2010 ; Moldanova 2007). Il ne s'agit pas davantage de taire un hiver long, nocturne et rigoureux : « en Sibérie, les palmiers ne poussent pas¹³ », nul ne le contestera. En revanche, il s'agit de rappeler qu'en raison de son immensité, de sa faible densité démographique, de l'éparpillement de ses centres administratifs et de son éloignement par rapport à Moscou et Saint-Petersbourg, cette région a su se révéler une terre d'asile et de liberté en rupture avec un « centre » autoritaire et prédateur.

Parmi ces enclaves en marge du contrôle étatique (et même si leur création releva parfois d'une décision strictement administrative), on citera Kiakhta, ville marchande fondée en 1727 à la frontière de l'Empire sino-mandchou où, deux siècles durant, « l'argent ne jou[a] qu'un rôle secondaire dans la considération publique » (Bourboulon [1866] 1991 : 357). On citera également Akademgorodok, véritable utopie scientifique construite en 1958 aux abords de Novossibirsk, où les chercheurs ont pu mener, dans une certaine mesure, leurs travaux à l'abri du contrôle idéologique alors en vigueur. On pourra encore mentionner, dans les environs de Krasnoïarsk, la réserve des Stolby, devenue depuis la fin du XIX^e siècle un espace de résistance, récemment célébré dans le documentaire *Territoire de la liberté*¹⁴, et symbolisé par ce mot « liberté », inlassablement repeint sur l'une des falaises du lieu parce que « depuis le Kremlin, on ne le voyait presque plus ! » (*ibid.*). Enfin, on peut penser au hameau de Braguino en pleine taïga sibérienne¹⁵, cette enclave de vieux-croyants qui ont vécu un temps loin des passions du monde, au seul rythme de la Création, comme autrefois la famille Lykov dans son jardin de Khakassie (Peskov 1999, 2009). D'autres exemples pourraient être cités, qui tous vérifient la propension de l'espace sibérien à laisser dériver à sa surface, tels des îlots se détachant du « continent », des microcosmes singuliers (Épilogue).

De ce point de vue, la démarche de Vassili Golovanov, qui, dans les années 1990, a cherché sur une île en marge des grands espaces sibériens à prendre du recul sur sa vie, mérite d'être évoquée (chapitre x). Le carnet de voyage que l'écrivain a rapporté de ses trois séjours à Kolgouev dans la mer de Barents ne cache en rien la désolation de cette ultima Thulé, ni l'état d'indigence morale et matérielle de ses habitants – en majorité des Nénètes – ; mais si ce monde insulaire miniature « est par excellence la terre des oiseaux, un paradis des oiseaux peu adapté, il faut le reconnaître, pour le bonheur des descendants d'Adam », là, sur ce morceau de terre, l'écrivain parvient à se retrouver et vérifie que « l'homme, qui a été expulsé de son paradis à lui, est heureux d'en trouver un autre¹⁶ ». La fuite vers un espace similaire, à la fois circonscrit et isolé, est également au centre de *L'Archipel d'une autre vie*, un roman récent de Andreï Makine (2016) devenu académicien français. En effet, le récit par cet écrivain français d'origine sibérienne de l'évasion d'une Néguidale – autochtone d'ethnie toungouze de la région de l'Amour –, emprisonnée dans un camp stalinien s'achève sur son accession à la félicité en même temps que sur son retour dans l'archipel des Chantars en mer d'Okhotsk, autrement dit, là encore, dans des marges insulaires de la Sibérie.

Cependant, toutes les îles ne sont pas fortunées¹⁷, et l'on ne sait que trop bien que les camps soviétiques ont été perçus comme des morceaux de terre en marge de « l'autre pays¹⁸ » – celui d'au-delà les barbelés –, tout en étant englobés par lui. Norilsk, fondée au début des années 1930 dans la péninsule du Taïmyr (chapitre ix), a d'abord été l'une de ces îles de l'univers concentrationnaire baptisé par Alexandre Soljenitsyne « archipel du Goulag ». La restauration en novembre 2001, à la demande de la mairie, de son statut de ville fermée (il avait été abrogé dix ans plus tôt), illustre parfaitement l'ambiguïté de l'imaginaire insulaire. Les habitants de Norilsk, favorables dans leur ensemble à cette décision entérinée à Moscou, ont en effet interprété cette initiative comme une promesse de retour à un passé d'abondance quand, après la libération des camps, toute une population de komsomols bénéficiant d'avantages sociaux et de gratifications élevées était venue y travailler ; surtout ils ont ressenti cette décision comme la restauration d'une insularité protectrice : redevenue une ville au large du « continent » en quelque sorte, Norilsk échappait dès lors aux aléas du temps, notamment à un flux de migrants susceptibles de bénéficier des mêmes avantages au risque d'engloutir la ville et ses richesses.

Cette cité du Grand Nord, aujourd'hui encore perçue comme une terre maudite en raison de son histoire tragique, rappelle que l'analogie présentée par les différentes enclaves sibériennes avec les jardins enclos des rois perses à l'origine de la notion de « paradis¹⁹ » ne suffit pas, loin s'en faut, à qualifier celles-ci de paradisiaques. En revanche, il en va tout autrement de ces *lieux de nulle part* – le plus souvent imaginés, à la suite de Thomas More comme des îles de félicité –, dont des hommes et des femmes, par la force de leurs espérances et de leurs rêves, ont su peupler par dizaines la Sibérie.

Les eaux blanches de l'utopie sibérienne

Au XIX^e siècle, pour toute une population paysanne astreinte à l'immobilité, le mythe sibérien a fonctionné comme un « univers de compensation façonné par des générations de servage²⁰ » ; il a laissé entrevoir l'existence de cocagnes d'autant plus prometteuses qu'elles se situaient dans un *arrière-pays* si fabuleux que l'appartenance de ce dernier au pays russe en paraissait douteuse. Analyser le caractère contagieux des

départs en masse vers la Sibérie, notamment entre les années 1880 et 1910, quand la « fièvre » migratoire atteint un pic important (chapitre IV), c'est approcher au plus près la psychologie de millions de personnes majoritairement illettrées et habituées à taire leurs pensées. Admettre le caractère réfléchi de leurs migrations et chercher à l'évaluer nécessitent une analyse précise des sources de leur savoir comme des réseaux qui assurèrent la circulation des informations au sujet de ces terres de Sibérie réputées libres, giboyeuses et fertiles.

Bien avant les grands mouvements migratoires du XIX^e siècle, des « fuyants²¹ » imaginent une terre inaccessible à l'Antéchrist (le tsar) et à son administration. En vertu d'une tradition introduite par la *Septante*²², ils situent cet ailleurs théologique à l'Est, c'est-à-dire, pour eux, en Sibérie.

Parmi les nombreuses appellations données à cette contrée fabuleuse, Belovod'e est la plus célèbre. Le terme évocateur d'une île ou d'une terre au-delà de l'eau (*vod'e*) donnée comme « blanche » (*beloe*) renvoie, en accord avec la symbolique de cette couleur en russe, à l'idée de terre libre, c'est-à-dire franche d'impôts fonciers (Čistov [1967] 2003 : 311-312). Quand, à la charnière des XVIII^e et XIX^e siècles, l'usage géographique de l'appellation l'emporte définitivement sur son usage métaphorique, le Belovod'e (ou Royaume des Eaux-blanches, en français) désigne plus précisément les prairies fertiles au cœur des hautes montagnes altaïennes (Mamsik 1982 : 138-148).

La prégnance de cette croyance a été telle parmi les schismatiques russes installés dans l'Altaï lointain qu'on peut légitimement avancer une série d'arguments en faveur de l'hypothèse d'une influence importante de cette légende chrétienne sur l'Ak Jang ou « Foi blanche », appelée également bourkhanisme (chapitre V). En effet, les adeptes de ce mouvement millénariste autochtone apparu en 1904 conçoivent l'Altaï comme une citadelle protectrice, gage de paix et d'abondance, autrement dit comme une terre d'élection similaire en bien des points à cette contrée paradisiaque que les « fuyants » recherchèrent jusqu'aux confins des empires russe et sino-mandchou, jusque même sur la lointaine île d'Opon (Japon).

L'intérêt suscité par les représentants de la Vieille Foi dans la seconde moitié du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle explique également la prégnance de la légende des Eaux-blanches auprès des intellectuels russes. Toutefois, lorsqu'une figure du monde artistique pétersbourgeois comme le peintre Nicolas Roerich (1874-1947) se montre fasciné par la quête des vieux ritualistes de l'Altaï, c'est en réalité parce que les limites de la chrétienté où cette quête se déroule correspondent aussi à l'orée du monde bouddhique. De fait, dans l'enseignement néo-théosophique (appelé Agni Yoga), que le peintre et son épouse Elena élaborent en émigration, l'Altaï devient l'équivalent d'un Tibet mystique en terre soviétique tandis que la fabuleuse contrée des vieux-croyants est identifiée à Shambhala, le royaume légendaire de l'eschatologie tibétaine (chapitre VI). Les opportunités ouvertes par la Nouvelle Politique Économique (NEP) laissent le couple entrevoir un temps la possibilité d'édifier le Nouveau Pays, à défaut de le trouver, et d'accélérer ainsi l'avènement de l'Ère Nouvelle.

Dans les années 1960, la présence d'adeptes de l'Agni Yoga à Novossibirsk joue un rôle fondamental dans la sacralisation progressive de l'Altaï que promeuvent différents courants du New Age dans le monde. Un quart de siècle plus tard, ce phénomène s'amplifie en raison de la prolifération des mouvements religieux alternatifs, notamment des sectes apocalyptiques, apparues avec la déliquescence de l'idéologie soviétique. Fidèles à la tradition médiévale qui situe le paradis sur une hauteur,

nombreux sont les sectaires qui voient dans les montagnes altaïennes un Éden insubmersible où réchapper des cataclysmes annonciateurs de la fin des temps (Bobrovič 2012).

S'il n'est pas lieu ici de discuter la manière dont les millénarismes comme les utopies retravaillent les thématiques paradisiaques, en revanche, les capacités remarquables de la Sibérie à accueillir les premiers comme les secondes méritent d'être mentionnées. Car les nouvelles expérimentations religieuses menées à partir des années 1990 dans la taïga, autrement dit à l'écart du monde, se traduisent parfois par la constitution de supposés paradis, en fait des mini-théocraties régies par des maîtres autoproclamés sur le modèle jamais avoué, mais secrètement envisagé dans les années 1920 par le couple Roerich, qui demeure aujourd'hui encore une référence fondamentale pour de nombreux Nouveaux Mouvements Religieux présents en Sibérie. Ainsi, les adeptes de l'Église du Dernier Testament (ils seraient plusieurs milliers à vivre dans les contreforts orientaux des monts Saïan), s'emploient à édifier dans la taïga la « Terre promise » (Zemlja obetovannaja) dont leur chef charismatique, le Maître Vissarion, ne cesse de les entretenir. Cet ancien policier, peintre à ses heures, qui, en accord avec l'iconographie chrétienne traditionnelle, porte barbe et cheveux longs, prône, jusque sur Facebook, le retour à la nature comme alternative salvatrice à la menace apocalyptique.

Figure 2. Volodia Skoromachov, un adepte de l'Église du Dernier Testament ; telle une icône, un portrait de Vissarion, accroché en haut d'un angle de la pièce, 2004

© Filip Lepkowicz (Studio Kalejdoskop)

Figure 3. Adeptes de l'Église du Dernier Testament en prière, 2004

© Filip Lepkowitz (Studio Kalejdoskop)

L'exemple de cette secte, l'une des plus importantes de Sibérie (mais les « Cèdres qui tintent » de Russie²³ – une autre secte établie en bordure de l'Ob – pourraient également être cités), illustre là encore les possibilités offertes par la nature sibérienne pour des expériences sociétales et religieuses certes marginales, mais aux prétentions démesurées. Il rappelle également le lien ambigu entre l'utopie, bâtie par les hommes, et le paradis, édifié par Dieu. Et, si l'utopie se retourne aisément en son contraire, le paradis voisine parfois étrangement avec l'enfer.

La Sibérie ou la révélation des peuples et du peuple

Grâce aux découvertes européennes de « nouveaux mondes²⁴ », l'*imago mundi* se régénère et relance le débat sur la nature de l'être humain, pour finalement redéfinir le concept de civilisation. Dans *L'Histoire de Juliette* du marquis de Sade, la Sibérie compte au nombre des paradis terrestres parce qu'elle apparaît comme un enfer : l'égoïsme, loi suprême de la nature selon l'écrivain, y triomphe (chapitre II). Ainsi, les exilés condamnés par Catherine II à vivre dans le « climat indigne » (Sade [1797 (1801)] 1998 : 984) des forêts sibériennes, s'y adonnent en toute tranquillité à mille turpitudes, dont l'anthropophagie ; d'autre part, Tatars et Kamtchadales évoqués dans le roman par des libertins sont salués par ceux-ci pour vivre en accord avec la nature, c'est-à-dire pour se livrer au vol, ne pas porter secours à leur prochain, offrir leur femme à des étrangers, etc. Voilà qui suffit pour faire l'apologie des uns comme des autres et encenser la Sibérie.

À vrai dire, pour Sade, grand lecteur de récits viatiques, il n'est guère d'indigènes qui n'aient à être loués pour vivre dans l'ignorance de la faute. Cette idéalisation particulière de l'homme à l'état de nature, qui va à rebours de la vision rousseauiste, n'est pas partagée, on s'en doute, par tous les voyageurs venus en Sibérie. Déjà en 1730,

Philip Johan von Strahlenberg, officier suédois fait prisonnier à la bataille de Poltava en 1709 et exilé plusieurs années à Tobolsk, avait dépeint les Ostiaks comme des êtres « naturellement bons » ; chez eux, « aucun libertinage, ni vol, ni parjure, ni ivrognerie, ni aucun vice grossier » (Strahlenberg 1757 : 21) n'étaient à noter. En 1762, l'académicien d'origine balte Timotheus Merzahn von Klingstädt décrit, lui, les Samoyèdes comme des êtres « aussi simples dans leur morale que dans leurs dogmes » :

Ils ne connaissent aucune loi et ignorent même jusqu'aux noms des vices et des vertus. S'ils s'abstiennent pourtant de faire du mal, c'est par un simple instinct de la nature. ([Merzahn von Klingstädt] 1766 : 31-32)

À vrai dire, la rencontre avec les peuples autochtones ménage aux voyageurs, fussent-ils russes ou occidentaux, bien des étonnements et des révélations, notamment quand la comparaison entre colons et colonisés entame des préjugés solidement ancrés. Ainsi, pour le baron von Strahlenberg, « il est très rare de trouver parmi [les Ostiaks] un seul homme qu'on puisse [...] accuser [de libertinage, de vol, de parjure, d'ivrognerie, de vice grossier], à moins que ce ne soit parmi ceux qui vivent avec des Russes corrompus dont ils prennent peu à peu les mauvaises habitudes » (Strahlenberg 1757 : 21). Le regard porté sur l'autochtone sibérien invite parfois, à réajuster, voire à corriger celui porté sur le Russe, et réciproquement... Mais le Suédois Strahlenberg ne trouve-t-il pas là matière à régler ses comptes avec le peuple qu'il a combattu ? Rien de moins sûr, car ces mêmes Ostiaks qu'il pare de mille vertus apparaissent plus loin dans son écrit comme le peuple « peut-être le plus stupide qu'il y ait sur la terre » (*ibid.* : 154). Il est cependant des exemples de jugement bienveillant envers les « indigènes » sibériens qu'on ne peut en aucune façon suspecter d'émaner de solides rancœurs antirusses. Le père Irinarkh (Ivan Chemanovski dans le siècle), nommé en 1898 à la mission orthodoxe d'Obdorsk, en fournit un exemple. Dans sa « difficile œuvre missionnaire²⁵ » ([Šemanovskij] 2005 : 21), ce religieux est amené à revoir entièrement ses idées sur les Samoyèdes au point de vouloir « penser comme eux » (*ibid.* : 20). Est-ce la découverte de toute une humanité insoupçonnée, quoique païenne, conjugée à la magnificence des étendues gelées du Grand Nord – ce « royaume de contes de fées, à mille lieues du monde réel » (*ibid.* : 103) –, toujours est-il que lorsque le traîneau du père Irinarkh fend l'air de ce « royaume magique et enchanté » (*ibid.* : 84), il éprouve le sentiment d'atteindre... le « nirvana » (*ibid.* : 33, 104²⁶). La mention, qui peut surprendre chez un religieux orthodoxe, de cette notion empruntée aux religions de l'Inde, trahirait-elle la conscience que le missionnaire a de sa propre stupéfaction devant la « rare extase » (*ibid.* : 54) éprouvée dans l'apparent désert glacé ?

Il est une autre rencontre, plus imprévue encore, que la Sibérie réserve au visiteur : le peuple russe. Ici, nous songeons bien sûr à l'expérience de Fiodor Dostoïevski lors de ses années d'internement au bagne d'Omsk entre 1850 et 1854, telle qu'elle est relatée dans *Souvenirs de la maison des morts*. Non que pour notre propos sur le paradis il convienne de retenir de ce livre le tableau d'un Eldorado sibérien pour fonctionnaires « alléchés par la haute paie, l'allocation extraordinaire pour frais de voyage et de belles espérances d'avenir », ni la présentation de la Sibérie en « terre bénie » (*zemlja blagoslovennaja*) où, selon une peinture digne des chroniques, « le gibier se précipite dans les rues et vient se jeter de lui-même dans le carnier du chasseur », où « le champagne coule à flots, le caviar est délicieux, le blé rapporte en certains endroits du quinze pour un » (Dostoïevski 1978 : 909²⁷). Ces extraits repris à l'avant-propos qui précède le récit – autrement plus lugubre – d'un bagnard sont suffisamment parodiques pour donner à entendre au lecteur que le paradis ne se réduit ni aux plaisirs procurés

par l'abondance, ni aux privilèges réservés à quelques-uns. En réalité, pour Dostoïevski, la Sibérie, en tant qu'enfer rédempteur, se révèle une voie vers la Jérusalem céleste : « dans ce *no man's land* prétendument exclu de la providence divine », l'écrivain se convainc « de l'existence de Dieu et de la nécessité de la providence » (Földényi 2008 : 46-49).

La Sibérie apparaissait-elle déjà à Nicolas Gogol comme le lieu propre au salut pour que l'écrivain songeât à y situer la troisième partie des *Âmes mortes* (chapitre III) ? C'est tout à fait plausible si l'on songe que son projet de trilogie devait, selon plusieurs de ses contemporains, adopter une division semblable à celle de *La Divine Comédie* ; en projetant, pour un troisième tome qu'il n'écrira jamais, de placer en Sibérie la suite des mésaventures de l'affairiste Tchitchikov, Gogol aurait donc envisagé l'outre-Oural comme une sorte de paradis terrestre. Lorsque dans *Retour en Égypte* paru en 2013 (Šarov 2013), Vladimir Charov imagine l'achèvement du « poème » gogolien par Kolia Gogol II, un lointain cousin de l'écrivain, ce dernier tient compte du choix d'un cadre sibérien retenu par son illustre ancêtre. Dans ce roman construit sur un principe de mise en abyme, le héros imagine en effet une utopie bâtie dans la taïga par un Tchitchikov adepte de la Vieille Foi et par plusieurs membres de la famille Gogol, anciens prisonniers des camps staliniens. L'échec de cette utopie illustre de façon cruelle les raisons même de l'inachèvement des *Âmes mortes*...

Actuellement, un mythe en cours d'écriture en Sibérie méridionale renvoie lui aussi à une malédiction qui frapperait la Russie. Surgi des profondeurs du plateau d'Oukok, il a les traits d'une momie féminine et ferait de l'Altaï un nouvel Éden (chapitre XI). Depuis 1993, année où cette « princesse » endormie depuis 2 500 ans a été arrachée à sa sépulture et transférée dans un institut de Novossibirsk à des fins scientifiques, les incidents les plus divers et les catastrophes naturelles se sont multipliés en Altaï. Du moins est-ce en rapport avec ce sacrilège commis par les archéologues que nombre de phénomènes dramatiques ont été expliqués, au point de faire accroire que le corps momifié de la « Princesse » gouvernerait les éléments jusqu'à précipiter la fin du monde. Une telle colère destructrice a convaincu une partie des Altaïens que la « Princesse » pourrait, à l'inverse, dispenser l'harmonie et la paix, c'est-à-dire détenir les clefs du paradis altaïen. Son retour à sa sépulture sur le plateau d'Oukok est donc ardemment réclamé.

Les mirages sibériens de la Terre promise

L'appel au voyage est consubstantiel à la conception même de paradis terrestre, que ce déplacement se décline en quête, expédition, aventure ou simple retour. De là aussi, la possibilité de jouer comme d'un leurre de l'identification de telle ou telle région à la Terre promise. Durant les périodes où la coercition était insuffisante ou tout simplement caduque, Saint-Pétersbourg et Moscou ont recouru à un tel artifice pour encourager les migrations qu'ils jugeaient nécessaires vers l'outre-Oural. Et dans les années 1930, alors que la propagande empruntait à l'art ses procédés, le cinéma fut mis à contribution, comme le montre le film *Les Chercheurs de bonheur* (chapitre VII).

Réalisée en 1936 par Vladimir Korch-Sabline, cette œuvre cinématographique entendait promouvoir auprès des Juifs d'Union soviétique et de l'étranger une région marécageuse de l'Extrême-Orient russe, le Birobidjan, qui, huit ans plus tôt, avait été officiellement désignée pour les accueillir. Lorsqu'en 1934, ce territoire situé aux portes

du Mandchoukouo reçut le statut de Région autonome juive, la menace d'une invasion japonaise détermina le Kremlin à défricher et peupler coûte que coûte cette zone frontalière. Pourtant, le leurre d'une nouvelle Sion soviétique en Extrême-Orient se révéla peu efficace : les résidents juifs ne représentèrent jamais plus de 44 % de la population de la région (Hill & Gaddy 2003 : 82) et leur exode massif hors de cette prétendue Terre promise atteignit une telle ampleur qu'en 2010, ils étaient moins d'1 % à peupler le Birobidjan (*Informacionnye materialy...*).

Dès 1958, Khrouchtchev reconnaît l'échec de l'installation juive dans l'Extrême-Orient russe, mais il faut attendre l'effondrement économique qui accompagne l'éclatement de l'Union soviétique en 1991 pour qu'apparaisse le caractère artificiel des migrations des décennies précédentes vers l'espace sibérien (chapitre IX). Près de quatre millions de personnes quittent en quelques années la région au point d'écorner sérieusement le mythe de la Sibérie comme Eldorado (Radvanyi 2013). Les statistiques récentes révèlent les efforts importants engagés actuellement par l'État russe pour enrayer la rupture démographique considérable des vingt-cinq dernières années et attirer en Sibérie de nouveaux migrants, notamment ces « compatriotes » (*sootečestvenniki*) d'Asie centrale, du Caucase et d'Ukraine en quête d'une terre d'accueil. À leur façon, les chiffres traduisent la tension entre deux visions antinomiques de la Sibérie, tantôt lieu effroyable menacé de désertion, tantôt « Terre promise » des déshérités et des migrants économiques.

Un paradis menacé

Les menaces qui pèsent sur le paradis sibérien sont cependant moins une invasion de travailleurs chinois – ce fameux « péril jaune » qu'une nouvelle fois, certains se plaisent à prédire – qu'une atteinte irrémédiable à ce qui constitue la composante essentielle de la vision paradisiaque de la Sibérie : sa nature.

À l'époque soviétique, le paysage sibérien, que, dans une nouvelle, l'écrivain d'Irkoutsk Nicolas Polévï avait décrit en 1830 comme un vaste pré de velours chauffé par le soleil et constellé d'arcs-en-ciel de fleurs (Polevoj 1989 : 310), n'était plus ni une possession à préserver, ni un verger dont on pourrait goûter les fruits. À l'heure de la domination de la nature, les grands travaux à la gloire de l'Homme Nouveau trouvaient dans la Sibérie une région à leur démesure comme en témoigne le projet, dans les années 1960 et 1970, de détourner les grands fleuves sibériens vers le sud pour augmenter les rendements du riz et du coton. Et si jamais il fut encore question d'un Éden sibérien, il ne pouvait plus s'agir d'une terre sacrée à respecter, mais bel et bien d'un paradis à édifier de toutes pièces.

Deux romans écrits à dix-huit ans d'intervalle et inspirés par la construction de la gigantesque centrale hydroélectrique de Bratsk sur l'Angara (1954-1967) rendent compte de l'évolution des sensibilités aux questions écologiques et mémorielles. Dans le premier, paru en 1959 et intitulé *La Légende continue*, son auteur Anatole Kouznetsov peint « le tableau saisissant d'un continent qui émerge soudain de la nuit à la civilisation technique²⁸ », alors que dans le second, paru en 1976 et intitulé *Adieu à Matoria*, le romancier Valentin Raspoutine (Rasputin 1976²⁹) imagine l'engloutissement annoncé d'une île sur l'Angara comme une variation moderne sur la ville de Kitège, métaphore du paradis originel dont les hommes eux-mêmes ont décidé la perte.

La prédation dont la Sibérie ne cesse d'être victime n'est pas un phénomène nouveau. Avec la colonisation, la chasse prit d'emblée un caractère intensif ; ainsi, en 1727, une seule caravane pouvait-elle emporter vers l'Empire sino-mandchou plus d'un million d'écureuils, 200 000 hermines, 150 000 renards, 100 000 zibelines (Cahen 1911 : 234)... On ne s'étonne pas que dans ces conditions, la Russie eut, dès le XVIII^e siècle, à importer des fourrures du Canada pour répondre à la demande de l'Empire céleste. Au XX^e siècle, la pollution industrielle a considérablement dérégulé les écosystèmes de plusieurs régions sibériennes, et le XXI^e siècle, pour l'instant, semble peu soucieux de remédier à cet état de fait. Parmi les catastrophes écologiques les plus récentes, citons le déversement accidentel de concentrés de métaux dans la Daldykan en septembre 2016, quand les eaux de cette rivière coulant aux environs de Norilsk se teintèrent de la couleur du sang. D'aucuns y ont vu, semble-t-il, la marque d'un châtement divin³⁰.

Selon certaines représentations autochtones, ce serait précisément la colère d'un esprit face à un manquement rituel des hommes qui serait à l'origine de la conquête de la Sibérie par Ermak. Un récit collecté auprès d'un vieux Vogoule de la Konda en 1892 témoigne par exemple d'une telle perception (Infant'ev 2005 : 166-175). Car si l'outre-Oural incarne à l'évidence une ébauche de paradis par opposition aux guerres, à la peste, à la famine, au despotisme d'Ivan le Terrible et aux Temps des Troubles qui sévissent dans la Moscovie du XVI^e siècle, la sujétion au pouvoir russe signifie pour les Sibériens la fin d'un monde, le leur. Rappelons ainsi Fiodor Khartchine, à la tête du dernier soulèvement des Itelmènes du Kamtchatka dont le souvenir de la féroce répression demeure sous la forme d'un proverbe autochtone : « comment ne pas être heureux, quand on nous a tous pendus » ; un village, un lac et un volcan qui portent encore le nom de Khartchine en signe de deuil depuis 1731 (Zuev 2007 : 108-191). Citons également Lavtylyvalyn et Sykegrev, les deux frères tchouktches et Symqyl leur cousin, seuls rescapés du massacre de leur communauté, en 1747, perpétré par Iakounine, le chef des cosaques au « grand vêtement de fer blanc comme une mouette » (Weinstein 2004 : 36-37, 123-125)³¹.

Ainsi les communautés autochtones ont-elles payé un lourd tribut à « la course russe vers le soleil », puis à l'utopie soviétique de la « Nouvelle Vie » : christianisation, russification, soviétisation, collectivisation, sédentarisation, Grande Terreur poursuivent leur danse macabre au fil des siècles. Aux éleveurs de rennes et chasseurs-pêcheurs de l'Arctique sibérien, il reste toujours l'eau-de-vie, paradis par anticipation.

Car les fruits de la civilisation peuvent se révéler amers. Dans les toundras de Iamal où les Nénètes, par leur prénom même, sont souvent liés à la nature et aux activités traditionnelles, l'exploitation du gaz et du pétrole délite ce lien, tout comme la transmission des savoirs et les familles elles-mêmes (chapitre XII). Ainsi dans le nord de la péninsule, la famille de l'éleveur Nioubitia Iaptik et de son épouse Mioussena, à l'instar de beaucoup d'autres, a fini par se perdre : Iakov, le fils aîné, évolue désormais dans le monde russe où il travaille en ville au standard d'une compagnie de gaz, tandis qu'Alexandre, son frère, s'est suicidé pour n'avoir pu payer, comme le veut la tradition, le prix de sa fiancée qui a fini par épouser un autre éleveur.

Cet enfantement dans la douleur de nouvelles générations nénètes est précisément au cœur du documentaire *Le Paradis perdu* (1994³²) d'Anastasia Lapsui et de Markku Lehmuskallio. La toundra des grands-parents était riche en poisson, en gibier et en pâturages de lichen ; celle des petits-fils, en lacs bleu pétrole, en torchères inextinguibles et déchets industriels.

Nature sibérienne vs *Natura Siberica* ?

Comment dès lors expliquer la mode actuelle de la Sibérie qui, en Occident comme en Russie européenne (Bogdanov 2016), repose sur la persistance, voire la réactualisation du mythe ancien de la Sibérie comme paradis écologique. Sylvain Tesson, dans son essai *Dans les Forêts de Sibérie* paru en 2011, livre une réponse lorsqu'il explique que sur « une Terre surpeuplée, surchauffée, bruyante » (Tesson 2011 : 41), les clichés les plus désastreux sur la Sibérie lui sont apparus comme autant de bénédictions : « L'hiver des températures de -30 °C, l'été des ours sur les berges. Bref, le paradis » (*ibid.* : 9).

Sans entrer dans des considérations sur la nouveauté exotique que représente le territoire sibérien longtemps difficile d'accès pour les voyageurs étrangers (Guyot 2014) et qui pourrait bien expliquer, par exemple, les différents « produits dérivés » suscités par l'essai de Sylvain Tesson³³ ou les cosmétiques proposés par *Natura Siberica*, on peut néanmoins se demander si l'image de la Sibérie n'oscillerait pas perpétuellement entre deux visions, l'une infernale et l'autre paradisiaque, si elle ne serait pas prise dans un effet de stéréotypes à bascule en fonction des époques, du contexte politique et de la sensibilité à la nature³⁴. Dès lors, comment échapper à ces stéréotypes ? Comment éviter qu'un ouvrage collectif envisageant la Sibérie comme paradis ne soit pas une simple façon de faire pencher la balance dans un sens plutôt que l'autre ?

Autant faire acte de franchise : nous ne détenons pas la réponse à cette question. Mais au moins espérons-nous faire état d'un autre regard sur la Sibérie qui, tout en mettant son caractère paradisiaque en valeur, ne cherche pas pour autant à la *dénaturer* selon le discours politiquement correct (mais trompeur) que reprend la marque *Natura Siberica*. Cet autre regard pourrait être, par exemple, les campagnes interactives du designer Vladimir Tcherepanov et de l'équipe d'*I'm Siberian*. Associant Sibérie et humour, ces trentenaires de Novokouznetsk considèrent que les stéréotypes sur la Sibérie – froid, ours, espace blanc, etc. – sont si bien partagés qu'ils constituent « une énergie positive puissante à même de relier des dizaines de milliers de personnes à travers le monde » (Ivanov 2015). Pour la marque *Ja Sibirjak* (*I'm Siberian*) fondée en 2012, Vladimir Tcherepanov et son équipe conçoivent divers objets. Cela va des chaussures pour marcher sur la glace, assorties de griffes imitant celles des ours, aux tee-shirts vendus dans des pochettes isothermes à laisser 24 heures au réfrigérateur pour expérimenter ensuite le froid sibérien, en passant par les préservatifs « pour se réchauffer ». Le caractère désopilant de cette démarche ne doit pas faire illusion : la volonté de se revendiquer sibérien chez nombre de Sibériens trouve ses racines dans le courant régionaliste de la fin du XIX^e siècle mené par Potanine et Iadrintsev ; de surcroît, elle se dote d'un caractère universaliste fort dont témoigne l'affiche « La Sibérie sauvera le monde » conçue spécialement pour l'une des deux journées d'étude dont nous publions ici les actes.

Figure 4. « Les plages blanches », Kemerovo

© Guéorgui Chichkinz

Figure 5. « Les plages blanches », Novokouznetsk, 2014

© Timour Nabiev

Figure 6. « La Sibérie sauvera le monde », créée pour la journée d'études « La Sibérie comme paradis » (2015)

© Vladimir Tcherepanov

Nous voici rendus au terme de ce bref parcours à travers les îles et les jardins sibériens. Le lecteur découvrira au fil des pages les principales thématiques esquissées dans cette ouverture ainsi qu'une série de photographies qui, l'espace d'un regard, rendent compte du paradis que le chercheur, le voyageur, le visiteur a décelé, entraperçu, éprouvé soit sur le terrain, soit dans un livre, soit encore depuis le Transsibérien³⁵.

À travers la diversité des approches et des travaux de terrain de spécialistes de la Sibérie et de ses communautés, d'aucuns pourraient regretter une définition trop large du paradis qui produit un tableau disparate. Mais nous avons souhaité que ce recueil soit résolument transdisciplinaire, comme pour mieux refléter l'immensité et la complexité du pays sibérien tout en laissant malgré tout des taches blanches dans la cartographie de l'imaginaire. Chaque texte et chaque photographie, à sa façon, est un passeport pour un jardin, un lieu enchanteur, une utopie, un Eldorado, un paradis perdu ou futur. Ainsi, ce recueil s'ouvre sur la course russe vers le soleil, c'est-à-dire sur la colonisation de l'Éden sibérien, et se clôt sur la déclaration d'amour de l'écrivain Ilya Kotcherguine à la Sibérie qui fut son salut.

À chacun son paradis.

BIBLIOGRAPHIE

Aïpine, Eremeï, 2005 : *L'Étoile de l'Aube*, traduit par Dominique Samson Normand de Chambourg, Monaco : Éditions du Rocher.

2010 : *La Mère de Dieu dans les neiges de sang*, traduit par Anne-Victoire Charrin & Anne Coldefy-Faucard, Paris : Éditions Paulsen.

Bailly, Jean-Sylvain, 1781 : *Histoire de l'astronomie ancienne, depuis son origine jusqu'à l'établissement de l'école d'Alexandrie*, 2^e édition, Paris : De Bure.

Baudelaire, Charles [1860] 1961 : « Chanson d'après-midi », in Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal*, Œuvres complètes, Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, pp. 57-58.

Beffa, Marie-Lise & Laurence Delaby (dirs), 1991-1992 : *Voyage en Sibérie au XVII^e siècle, Études mongoles et sibériennes*, 22-23.

Bobrovič, Alëna, 2012 : « Na Altae spasajutsja ot konca sveta » [En Altaï on échappe à la fin du monde], *Metro*, 6 juillet, <http://www.metronews.ru/topiki/na-altae-spasajutsja-ot-konca-sveta-foto/Tpolgf---wcQEDRfKwixE6/> (consulté le 24 décembre 2016).

Bogdanov, Mihail, 2016 : « Vostočnaja Sibir' stanet èkologičeskim raem? » [La Sibérie orientale deviendra-t-elle un paradis écologique ?], *Političeskaja Rossija*, 19 août, URL : <http://politrussia.com/ecology/vostochnaya-sibir-nikogda-488/> (consulté le 16 juillet 2017).

Bourboulon, Catherine de, [1866] 1991 : *L'Asie cavalière. De Shang-Haï à Moscou. 1860-1862*, Paris : Phébus.

Cahen, Gaston, 1911 : *Histoire des relations de la Russie avec la Chine sous Pierre le Grand, 1638-1730*, Paris : Alcan.

Chemanovski, Irinarkh, 2015 : *Journal de Sibérie (1903-1911)*, traduction de Catherine Le Roux et Eva Toulouze, préface d'Eva Toulouze, Paris : Éditions des Syrtes.

Čistov, Konstantin V., [1967] 2003 : *Russkaja narodnaja utopija* [L'utopie populaire russe], Saint-Pétersbourg : Dmitrij Bulanin.

Coquin, François-Xavier, 1969 : *La Sibérie. Peuplement et immigration paysanne au XIX^e siècle*, Paris : Institut d'Études slaves.

Diment, Galya, 1993 : « Siberia as literature », in Galya Diment & Yuri Slezkine (dirs), *Between Heaven and Hell. The Myth of Siberia in Russian Culture*, New York : St Martin's Press, pp. 7-10.

Diment, Galya & Yuri Slezkine (dirs), 1993 : *Between Heaven and Hell. The Myth of Siberia in Russian Culture*, New York : St Martin's Press.

Dostoïevski, Fedor, 1978 : *Souvenirs de la maison des morts*, traduction de Henri Mongault et Louise Desormonts, Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1978.

Dostoevskij, Fëdor, 1972 : *Polnoe sobranie sočinenij v tridcati tomah* [Œuvres complètes en trente volumes], t. 4, Léninegrad : Nauka.

Esipovskaja Letopis' (Osnovnaja redakcija) [Chronique d'Essipov (rédaction principale)], 1987, in *Polnoe sobranie russkikh letopisej* [Collection complète des annales russes], t. 36., *Sibirskie Letopisi* [Annales sibériennes], Čast' 1. *Gruppa esipovskoj letopisi* [Partie I : Recueil des annales d'Essipov], Moscou : Nauka, pp. 42-128.

Florinskij, Vasilij M., 1894 : *Pervobytnye Slavjane po pamjatnikam ih doistoričeskoj žizni. Opyt arheologii* [Les Slaves primitifs d'après les vestiges de leur vie préhistorique. Essai d'archéologie], t. 1, Tomsk : Tipo-Litografija P. I. Makušina.

Földényi, László F., 2008 : *Dostoïevski lit Hegel en Sibérie et fond en larmes*, traduction du hongrois par Natalia Zarembo-Huzsvaj et Charles Zarembo [1^{re} édition en langue originale : 2003], préface d'Alberto Manguel, Arles : Actes Sud.

Golovanov, Vasilij, 2002 : *Ostrov, ili opravdanie bessmyslennyh putešestvij* [L'Île, ou la justification des voyages insensés], Moscou : Vagrius.

Golovanov, Vassili, 2008 : *Éloge des voyages insensés ou L'Île*, traduction d'Hélène Châtelain, Lagrasse : Verdier, Slovo.

Griškovec, Evgenij, 2013 : *Reki* [Rivières], Moscou : Mahaon.

Guyot, Alain, 2014 : « Le corps du voyageur à l'épreuve de la Sibérie (xvii^e-xx^e siècle) », in Philippe Antoine (dir.), *Le corps du voyageur*, Viatica, 1, URL : <http://viatica.univ-bpclermont.fr/le-corps-du-voyageur/dossier/le-corps-du-voyageur-l-epreuve-de-la-siberie-xvii-e-xxe-siecle> (consulté le 25 décembre 2018).

Hill, Fiona & Clifford G. Gaddy, 2003 : *The Siberian Curse. How Communist Planners Left Russia Out in the Cold*, Washington D.C. : Brookings Institution Press.

Infant'ev, Porfirij, 2005 : *Putešestvie v stranu vogulov* [Voyage en pays vogoul], Tioumen : Mandr i K^a.

Informacionnye materialy ob okončatel'nyh itogah Vserossijskoj perepisi naselenija 2010 goda. Priloženie 7 [Matériaux d'information sur les résultats définitifs du recensement panrusse de la population de l'année 2010. Annexe 7], 2010, en ligne : http://www.gks.ru/free_doc/new_site/population/demo/per-itog/tab7.xls (consulté le 23 décembre 2016).

Ivanov, Dmitrij, 2015 : « I'm Siberian: surovyy sibirskij brending » [I'm Siberian : une marque sibérienne qui bat froid], *Biz360*, 16 novembre 2015, en ligne : <https://biz360.ru/materials/i-m-siberian/> (consulté le 23 décembre 2016).

Ivanov, Vsevolod, 1921 : « Glinanaja šuba. Rasskaz » [La pelisse d'argile. Récit], *Grjaduščee : Proletarskij lit.-hudož. žurn.*, 7-8.

Jadrincev, Nikolaj, 1882 : *Sibir' – kak kolonija* [La Sibérie comme colonie], Saint-Pétersbourg : Tipografija M. M. Stasjuleviča.

« K sibirskim patriotam » [Aux patriotes sibériens], 2002, in *Delo ob osvoboždenii Sibiri ot Rossii* [L'affaire de l'affranchissement sibérien de la Russie], sost. N. V. Serebrennikov, Tomsk : Izd.-vo un-ta, pp. 123-131.

Kivelson, Valerie, 2006 : *Cartographies of Tsardom. The Land and its Meanings in Seventeenth-Century Russia*, Ithaca/Londres : Cornell University Press.

Kouznecov, Anatole, 1960 : *Sibérie heureuse. La légende continue*, traduction de Lily Denis & René Huntzburcler, Paris : Julliard, Capricorne.

Kuznecov, Anatolij, 1959 : *Prodolženie legendy. Zapiski molodogo čeloveka. Povest'* [La légende continue. Carnets d'un petit homme. Roman], Moscou : Detgiz.

Léger, Louis (éd., trad.), 1884 : *Chronique dite de Nestor*, traduite du slavon avec introduction et commentaire critique, Paris : Ernest Leroux.

- Lincoln, Bruce**, 2015 : *Politique du paradis : religion et empire dans la Perse achéménide* [édition originale : 2012], Genève : Labor et Fides.
- Makine, Andreï**, 2016 : *L'Archipel d'une autre vie*, Paris : Seuil.
- Mamsik, T. S.**, 1982 : « Belovodskaja legenda i publicistika 40-50h godov XIX veka » [La légende du Belovod'e et les écrits publicistes des années 1840 et 1850], in G. P. Židkov (dir.), *Istoriografija agrarnoj istorii dorevoljucionnoj Rossii*, Kaliningrad : Izdanie kgu, pp. 138-148.
- Maslov, Nikolaï**, 2010 : *Il était une fois la Sibérie. Première époque : Le paradis des hommes*, traduit du russe par Joëlle Roche-Parfenov, Arles : Actes Sud.
- Matthey, Philippe**, 2015 : « Les Pommes d'amour des Hespérides – 2^e partie : Dans les paradis païens », in Daniel Barbu, Nicolas Maylau & Youri Volokhine (dirs), *Mondes Clos. Les Îles*, Gollion : Infolio, pp. 158-194.
- [Merzahn von Klingstädt, Timotheus]**, 1766 : *Mémoire sur les Samojèdes et les Lapons* [1^{re} édition : Königsberg, 1762], Copenhague : C. Philibert.
- Moldanova, Tatiana**, 2007 : *Les caresses de la civilisation*, traduit par Dominique Samson Normand de Chambourg, Paris : Éditions Paulsen.
- Moussa, Sarga & Alexandre Stroeov** (dirs), 2014 : *L'invention de la Sibérie par les voyageurs et écrivains français (XVIII^e-XIX^e siècles)*, Paris : Institut d'études slaves.
- Patkanov, Serafim**, 1999 : *Istorija kolonizacii Sibiri* [Histoire de la colonisation de la Sibérie], Tjumen' : Izdatel'stvo Ju. Mandrika.
- Peskov, Vassili**, 1999 : *Ermites dans la taïga*, traduit du russe par Yves Gauthier, Arles : Actes Sud. 2009 : *Des nouvelles d'Agafia*, traduit du russe par Yves Gauthier, Arles : Actes Sud.
- Polevoj, Nikolaj**, [1830] 1989 : *Sohatyj. Sibirskoe predanie* [Sokhaty. Une légende sibérienne], in V. I. Korovin (éd.), *Russkie al'manahi: stranicy prosy*, Moscou : Sovremennik, pp. 310-334.
- [Potanin, Grigorij N.]**, 1989 : *Pis'ma G. N. Potanina* [Correspondance de G. N. Potanine], t. 3, Irkoutsk : Izdatel'stvo Irkustskogo universiteta.
- Radvanyi, Jean**, 2013 : « La Sibérie, eldorado russe du XXI^e siècle », *Revue internationale et stratégique*, 2013/4, 92, pp. 129-137.
- Raspoutine, Valentin**, 1979 : *L'Adieu à l'île*, traduction d'Irène Tenèze et Jeanne Toscane, Paris : R. Laffont, Pavillon.
- Rasputin, Valentin**, 1976 : *Proščanie s Matëroj* [L'Adieu à Matiora], in Valentin Rasputin, *Povesti*, Moscou : Molodaja gvardija, pp. 13-195.
- [Remezov, Semën]**, 1880 : *Kratkaja sibirskaja letopis' (kungurskaja) so 154 risunkami* [Brève chronique sibérienne (dite de Koungour) avec 154 dessins], édition de A. Zost, Saint-Pétersbourg : Tipografija F. G. Eleonskogo i K^o.
- Sade**, [1797 (1801)] 1998 : *L'Histoire de Juliette ou les prospérités du vice*, in Sade, *Œuvres*, t. III, Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, pp. 181-1262.
- Šarov, Vladimir**, 2013 : *Vosvraščenie v Ėgipet. Roman v pis'mah* [Le Retour en Égypte. Roman épistolaire], Moscou : AST.
- Scafi, Alessandro**, 2013 : *Maps of paradise*, Chicago/Londres : The University of Chicago Press.
- Schiltz, Véronique**, 1991 : *Histoire de kourganes. La redécouverte de l'or des Scythes*, Paris : Gallimard, Découvertes.

[Šemanovskij], 2005 : *I. S. Šemanovskij: izbrannye trudy* [I. S. Chemanovski : œuvres choisies], édition de L. F. Lipatova, Moscou : Sovetskij sport.

Sergeev, V. I., 1976 : « Proishozhdenie i evoljucija ponjatija «Sibir'». (Po vostočnym i evropejskim istočnikam) » [Origine et évolution de la notion de «Sibérie». (D'après des sources orientales et européennes)], in N. K. Krut' (dir.), *Aktual'nye problemy istorii SSSR*, Moscou : Ministerstvo prosveščeniya RSFSR/Moskovskij oblastnoj ped. in-t im. N. K. Krupskoj, pp. 3-17.

Skify [Les Scythes], 1917 : « Vmesto predislovia » [En guise d'avant-propos], *Skify. Sbornik*, 1, pp. VII-XXII.

Solženitsyne, Alexandre, 1974 : *L'Archipel du Goulag. Essai d'investigation littéraire*, t. 1, traduction de J. Lafond, J. Johannet, R. Marichal, S. Oswald et N. Struve, Paris : Seuil.

Solženycyn, Aleksandr, 1974 : *Arhipelag GULag. Opyt hudožestvennogo issledovanija* [L'Archipel du Goulag. Essai d'investigation littéraire], t. 1, Paris : YMCA-Press.

Strahlenberg, baron de [Philip Johan von Strahlenberg], 1757 : *Description historique de l'Empire Russe*, t. II [édition originale en allemand : 1730], Amsterdam/Paris : Desaint & Saillant.

Tesson, Sylvain, 2011 : *Dans les forêts de Sibérie. Février-Juillet 2010*, Paris : Gallimard.

Tjutčev, Fëdor, [1868] 2003 : *Polnoe sobranie sočinenij i pis'ma v šesti tomah* [Œuvres et correspondance complètes en six tomes], t. 2, Moscou : Izdatelskij Centr "Klassika".

Veselovskij, Nikolaj Iv. (éd.), 1887 : *Posol'stvo k Zjungarskomu Hun-Tajčži Cëvan Rabtanu kapitana ot artillerii Ivana Unkovskogo. Putevoj žurnal ego za 1722-1724 gody* [Ambassade du capitaine d'artillerie Ivan Ounkovski auprès de Tsevang-Rabdan, Khungtaiji des Dzoungars], préface et édition de Nikolaj Iv. Veselovskij, Saint-Pétersbourg : Tipografija B. F. Kiršbauma.

Weinstein, Charles (éd., trad.), 2004 : *Čukotskie mify i fol'klornye teksty, sobrannye V. G. Bogorazom* [Mythes et littérature orale collectés par V. G. Bogoraz], retranscrit et traduit en français par Charles Weinstein, préface de Tokusu Kurebito, Kyoto : Nakanishi Printing Co.

Zuev, Adrej S., 2007 : « Kamčatskij bunt 1731 g.: iz istorii rusko-utel'menskih otnošenij » [Le soulèvement du Kamtchatka en 1731 : à propos de l'histoire des relations russo-itelmènes], *Voprosy istorii Kamčatki*, vol. 3, Petropavlovsk-Kamčatskij : izd.-vo Kamčatskogo gosudarstvennogo tehničeskogo universiteta (KamčatGTU), pp. 108-191.

NOTES

1. Genèse, II, 8 et Léger 1884 : 72. C'est à cette référence que l'expression de « course russe vers le soleil » fait allusion dans ce volume.

2. Voir le site de l'entreprise <http://www.naturasiberica.ru/fr/our-story/> (consulté le 23 décembre 2016).

3. Ibid.

4. Dans le dépliant joint aux produits cosmétiques cité ici, la firme explique ses « méthodes de récolte et de culture durables » et présente sommairement les « 41 groupes ethniques » (ou peuples autochtones minoritaires du Nord, de Sibérie et d'Extrême-Orient reconnus en 2000 par la Fédération de Russie comme vivant sur son territoire), à travers quelques chiffres et divers motifs ornementaux – nanaï et aléoutes, par exemple.

5. La société Vintchera de Sourgout a créé Cristal flammé, un parfum consacré à cette ville pétrolière du district autonome des Khantys-Mansis et à l'environnement local. Selon sa créatrice Natalia Kikor, associée à des parfumeurs français, la fragrance exhale entre autres « l'arôme

délicat de la neige la plus pure, le pin de Sibérie, le pétrole bouillonnant depuis les entrailles de la terre, la puissante flamme des torchères, le ciel sens dessus dessous, la terre ougrienne riche en or noir, la mélodie des chants khantys et le dynamisme de la belle, forte et jeune ville de Sourgout ».

6. Semione Remezov (1642- ap. 1720) est l'auteur de trois atlas, le premier connu sous le nom de *Xorografičeskaja Čertěžnaja Kniga* [Livre des tracés chorographiques] (1697-1711) resté inachevé, qui est conservé à la bibliothèque Houghton de l'Université de Harvard ; le deuxième connu sous le nom de *Čertěžnaja Kniga* [Livre des tracés] (1699-1701) conservé au département des manuscrits de la Bibliothèque d'État russe (Moscou) et enfin, le troisième connu sous le nom de *Služebnaja Čertěžnaja Kniga* [Livre des tracés de service] (1702-1730) achevé par ses fils et conservé au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale russe (Saint-Pétersbourg). Sur les présentes données et une évocation à la fois fine et savante des cartes sibériennes de Remezov, voir Kivelson 2006 : 117 sq.

7. Veselovskij 1887 : 155-156. Voir également Schiltz 1991 : 114-115.

8. Skify 1917 : vii. Pour la traduction française citée ici, voir Schiltz 1991 : 130-131. La revue *Skify* [Les Scythes], qui parut le temps de deux numéros et dont la ligne éditoriale reste assez floue, fut fondée par Ivanov-Razoumnik (1878-1946), essayiste et critique proche des socialistes-révolutionnaires de gauche. Le philosophe Léon Chestov et les écrivains Andreï Biély, Sergueï Essenine et Evguéni Zamiatine (qui se montra rapidement critique à l'égard de ce mouvement) y participèrent.

9. Sur les frontières fluctuantes de la Sibérie au cours des siècles et les différentes hypothèses au sujet de l'étymologie de ce toponyme, voir Patkanov 1999, Sergeev 1976, Griškovec 2013, etc.

10. Ainsi le 13 mai 2000 ont été créés le district fédéral de l'Oural, le district fédéral sibérien et le district fédéral extrême-oriental. De fait, l'oblast de Tioumen ainsi que les districts autonomes Khanty-Mansi-Iougra et Iamalo-Nénètse rattachés au district de l'Oural, ne font plus partie de la Sibérie administrative. Ainsi encore en 2018, la République de Bouriatie et la Transbaïkalie sont-elles passées de la Sibérie au district fédéral extrême-oriental par un oukase présidentiel.

11. Suivant le vers d'un quatrain célèbre de Fiodor Tiouttchev (Tjutčev [1868] 2003 : 165) écrit en 1866 et publié en 1868.

12. Lettre à A. S. Gaciskij, mars 1877, in [Potanin] 1989 : 81, 90.

13. Selon l'incipit d'un récit que son auteur, l'écrivain sibérien Vsevolod Ivanov (1921 : 82), lut à son arrivée à Petrograd en 1921 devant le groupe littéraire des Frères de Sérapion, qui venait de se créer autour des écrivains Evguéni Zamiatine et Victor Chklovski ; cette phrase rencontra un retentissement assez extraordinaire dans le monde littéraire soviétique de l'époque.

14. *Territoire de la liberté / Territorija svobody* (production franco-russe, 2014, 67 mn) a été réalisé par Alexandre Kouznetsov.

15. Voir Braguino de Clément Cogitore, France – Finlande, coul., 2016, 49 mn.

16. Golovanov 2002 : 177. Pour la traduction française de l'ouvrage, voir Golovanov 2008 : 193.

17. Sur la notion gréco-romaine d'îles des Bienheureux ou d'« îles fortunées » (selon l'expression latine *fortunatorum insulae* de Plaute), voir Matthey 2015 : 162-163.

18. Solženitsyne 1974 : 9. En russe : Solženycyn 1974 : 6.

19. Sur le terme avestique *pari-daiza, qui désigne un mur d'enceinte et le territoire qu'il délimite, voir Lincoln 2015 : 21-22.

20. Selon la belle formule de l'historien François-Xavier Coquin (1969 : 425) dont l'ouvrage constitue une somme magistrale sur les rêves de terres promises de ces paysans qui, tout au long du xixe siècle, migrèrent en Sibérie.

21. Les « fuyants » (en russe : *beguny*) forment une branche radicale au sein de l'orthodoxie hostile aux réformes liturgiques introduites dans la seconde moitié du xviie siècle par le patriarche Nikon (1605-1681).

22. Sur la localisation de l'Éden à l'est dans la version grecque de la Bible dite des Septante, voir Scafi 2013 : 41.
23. Zvenjaščie kedry Rossii, en russe.
24. Pour la Sibérie, voir par exemple Beffa & Delaby 1991-1992.
25. Il existe désormais une traduction française d'un ensemble de textes du père Irinarkh : Chemanovski 2015.
26. Ibid. : 33, 104. Dans l'anthologie de textes choisis du père Irinarkh, on relève trois occurrences du mot « nirvana », dont deux sont liées à sa propre expérience de félicité.
27. Pour le texte russe, voir Dostoievskij 1972 : 5-6.
28. Cette citation est reprise à la 4e de couverture de la traduction française, voir Kouznetsov 1960. Pour l'édition originale en russe, voir Kuznecov 1959.
29. Pour la traduction française, voir Raspoutine 1979.
30. La comparaison de la couleur de la Daldykan à celle du sang est bien mise en avant dans plusieurs articles de la presse grand public. En français, voir, par exemple <http://www.parismatch.com/Actu/Environnement/Pourquoi-la-riviere-Daldykan-est-elle-devenue-rouge-sang-1065901> (consulté le 5 janvier 2017).
31. Iakounine est le nom donné par les Tchouktches au major Dmitri Pavloutski célèbre pour sa cruauté. Il a inspiré la littérature orale, comme dans le conte cité ici et collecté à Soukharnoïe en 1897.
32. Kadotettu paratiisi [Le paradis perdu] (couleur, 112 mn) a été réalisé en 1994.
33. Sans aucunement chercher à nier le talent littéraire de Sylvain Tesson, il faut bien néanmoins parler de « produits dérivés » pour 6 mois de cabane au Baïkal (Bo Travail production, 2011, 51 mn. Réalisateurs : Sylvain Tesson et Florance Tran), un documentaire programmé sur une chaîne de télévision française la veille même de la sortie du livre ; pour Dans les forêts de Sibérie, un CD (Paris, Gallimard, « Écoutez lire », 2012) et Sibérie ma chérie, un album de photographies et de dessins signés Thomas Goisque, Bertrand de Miollis et Olivier Desvaux (Paris : Gallimard, 2012). Rappelons enfin que le film Dans les forêts de Sibérie, réalisé par Safy Nebbou et librement inspiré par le livre, est sorti sur les écrans en 2016.
34. Deux publications scientifiques, au moins, ont prêté attention à la coexistence, voire à l'alternance de ces deux représentations antinomiques de la Sibérie. Voir Diment & Slezkine 1993 et Moussa & Stroev 2014 : 77-152.
35. Au printemps 2010, dans le cadre de l'année France-Russie, une quinzaine d'écrivains français et deux photographes – dont Ferrante Ferranti que nous remercions pour sa participation à la Journée d'étude – ont été invités à traverser la Sibérie à bord du Transsibérien.